

outante, ces chants de lévites et d'enfants aux voix claires, ce berceement des harpes, emportant dans un rêve unique l'âme de tout un peuple ! Chaque verset du Hallel était interrompu par l'immense acclamation : "Hallelu Iah ! Louang à toi, Jehovah !" et ces divines paroles des psaumes 113 et 118 étaient par endroits, reprises par tout le peuple, agitant vers l'autel les branches de myrte et de saule.

Sept fois, ce jour-là, la blanche procession des prêtres faisait le tour de l'autel en souvenir de la prise de Jéricho. Et maintenant, où l'on ne revivait le passé que pour préparer l'avenir, c'était la chute des barrières du paganisme que l'on implorait, et le règne du Seigneur sur toute la terre. On l'appelait, cet avenir de prospérité bienheureuse avec des paroles ardentes.

"Sauvez-nous, nous te supplions ô Jehovah !

"O Jehovah, nous te supplions envoie-nous tous les biens.

"Béni soit celui qui vient au nom de Jehovah !"

Et tout se taisait sur ce mot suprême. Les harpes vibraient seules encore quelques instant, très pures et très fêles, et mouraient enfin les dernières dans un envollement aérien...

Alore, à cet instant précis où l'enthousiasme de tout le peuple était à son comble, un cri d'appel s'éleva :

"Que celui qui a soif vienne à moi et qu'il boive, et je lui donnerai des sources d'eau vive qui jailliront jusqu'à la vie éternelle..."

La voix était très forte ; on l'entendait d'une extrémité à l'autre du immense temple. Elle était cependant indubitablement douce. Suzanne eut un trevailllement de joie. Cette voix pénétrait en elle comme un rayon de soleil dans un ciel obscur. C'était Lui !

C'était lui, Jésus de Nazareth, presque tout près d'elle, puisqu'il se tenait à côté du Trésor, lui tant attendu et tant désiré qu'elle n'osait même plus appeler, après toutes les déceptions successives ! Il venait, il parlait enfin dans le Temple avec l'autorité d'un Maître souverain.

Elle l'écoutait, éperdue de joie. Ce n'étaient plus les pécheurs et les igno-

rants de la Galilée qui entendaient maintenant Jésus. C'était la Jérusalem es-vante et puissante, le Temple même et ses ministres, le Sanhédrin tout entier. Il parlait au roi ! Ne devrait-il pas être roi ? Ah ! la majesté, les honneurs, la multitude en délire et les hosannas triomphants, comme elle les avait déjà eues ! Toute son âme de Juive chantait son chant d'allégresse au Christ Roi et elle lui souhaitait une bienvenue triomphale au milieu des sirènes !

Parce qu'il venait à tous, il les appelait tous, ceux qui ont soif et ceux qui tombent défaillants sur les routes, tous les indigents, tous les affamés de la vie. Certes, c'était le "Dominateur", comme tout vrai Israël le savait son Messie, mais elle appelait surtout, et lui surtout, le grand guerisseur d'âme. Elle allait à Lui par la voie sacrée des choses divines. C'était, on s'en souvient, sa première béatitude des cœurs purs que Jésus lui avait annoncée alors, dans la mesure où elle l'avait eue, elle l'avait réalisée en elle. Et depuis, elle avait pré, elle avait souffert et son horizon s'était élargi. D'un bord, elle avait appris par l'exemple de Jésus avec Marie de Magdala à ne plus mépriser personne ; et peu à peu, cette pureté extérieure et matérielle lui avait paru incomplète. Elle avait essayé de dégager des choses petites, des pensées égoïstes et terrestres. Elle présentait que l'âme doit garder ou acquiescer un limpidité exquise, pour devenir digne de la vue de Dieu. Comment verrait-elle Dieu, puisqu'on ne peut le contempler sans mourir ? Elle ne savait pas. Et chaque instant elle se heurtait à des choses obscures. Mais rien ne la troublait plus. Il était là. Elle irait à Lui à l'heure qu'il voudrait, puisqu'il disait : "Que celui qui a soif vienne à moi et qu'il boive..."

L'effort, sur le peuple, avait été prodigieux. On allait, on venait, la recherche de tous côtés. On l'appelait le prophète, on l'appelait le Messie, et tout de ses les disputes éclataient.

"Ne savons-nous pas que le Christ sera le fils de David ?" disaient les uns. "Le Christ, quand il viendra, fera-t-il